

Roberto Bazlen, Trieste, trad. de l'italien par Monique Baccelli ; édition illustrée de dessins inédits de Vittorio Bolaffio, Allia, 2015, 48 p., 6,20 €

Procrastinateur professionnel, artiste sans œuvre, mais traducteur de Robert Musil, l'auteur de *L'Homme sans qualités*, Roberto Bazlen avait beaucoup de raisons de me séduire. Moi, l'auteur d'une seule nouvelle, publiée dans cette revue, et d'un unique roman, également chez Léo Scheer. Surtout, l'ouvrage ne fait qu'une quarantaine de pages, en comptant celles représentant des dessins de Vittorio Bolaffio, le plus grand peintre de Trieste, selon une note à la fin du livre. Ce qui ne signifie pas grand-chose, Bazlen lui-même nous expliquant que sa ville « n'a vraiment rien produit qui apporte de quelque façon que ce soit un élément nouveau dans la culture européenne ». Une opinion qu'il s'appliquait probablement à lui-même et qui explique qu'il n'ait rien produit tout court.

Il y a deux façons de s'intéresser à l'ouvrage publié aux éditions Allia. À travers le texte, d'abord. C'est la fin d'une époque, le XIX^e siècle, et la fin d'un empire, l'empire austro-hongrois, que décrit *Trieste*. Les souvenirs d'enfance de Bazlen se déroulent jusqu'à la Première Guerre mondiale : il se rappelle « le cortège funèbre de François-Ferdinand et de son épouse qui traverse la ville, et à l'école quelques jours de vacances en signe de deuil ». Trieste était alors une ville où des bourgeois, parlant italien, étaient gouvernés par des fonctionnaires autrichiens, et servis par des bonnes slaves. Elle avait aussi, nous apprend Balzen, « l'un des plus grands pourcentages de tuberculose, de folie et de suicides de toute l'Europe », sans que l'on sache très bien si tout cela était lié d'une quelconque façon. Balzen la décrit comme plus proche du Salad Bowl que du Melting Pot, expressions que les journalistes et sociologues ont utilisées tour à tour pour décrire l'intégration dans la ville de New York. Trieste était « tout sauf un creuset ». Aucun type de fusion ne s'y est produit entre les divers éléments qui la composaient. Impossible de reconnaître un Triestin, comme on pourrait aisément le faire pour un Romain, un Milanais ou un Sicilien... Le reste du livre n'est que bavardage

érudit, considérations sur l'art et *name dropping* de visiteurs célèbres : Stendhal, Hamerling, Rilke...

Cela doit être une spécialité italienne, et Balzen me fait penser au personnage principal de *La Grande Belleza*, ce film qui parle de la *dolce vita* d'un écrivain romain qui n'a publié qu'un roman.

Car c'est là la façon la plus intéressante de considérer ce livre, ou plutôt ce livret, qui, par sa brièveté, en dit plus sur son auteur que les mots qu'il contient. Roberto Bazze, fut consultant éditorial, critique littéraire et traducteur, mais il oublia d'être auteur. Il entra dans l'histoire de la littérature sous la plume de l'écrivain italien Daniele del Giudice, qui en fit le personnage principal du livre *Le Stade de Wimbledon*, publié en 1983, dans lequel un homme part sur les traces de cet auteur qui a omis de faire publier ses propres œuvres, et mêmes de les écrire. Il faut dire, pour sa défense, qu'il n'avait pu, en son temps, lire les conseils avisés de Michel Houellebecq dans *Rester vivant* (1991).

« Si vous ne publiez pas un minimum (ne serait-ce que quelques textes dans une revue de second ordre), vous passerez inaperçu de la postérité ; aussi inaperçu que vous l'étiez de votre vivant. Fussiez-vous le plus parfait génie, il vous faudra laisser une trace ; et faire confiance aux archéologues littéraires pour exhumer le reste. »

Moi, j'ai lu Houellebecq, et retenu la leçon.

Alexandre Guyomard